



3 OCTOBRE 2018 / DANS ACTUALITÉS, EXPOSITIONS / PAR COUTURIER ÉLISABETH

LA SCÈNE CONTEMPORAINE LIBANAISE, UN RENOUVEAU SANS FRONTIÈRES

BEIRUT ART FAIR, DU 20 AU 23 SEPTEMBRE 2018 ET ÉVÈNEMENTS PARALLÈLES (DIVERS LIEUX), LIBAN.

Chaque année, à la mi-septembre, à quelques pas du bord de mer, non loin du centre ville de la capitale libanaise, se tient la Beirut Art Fair. Cette foire, créée en 2010 par Laure d'Hauteville, n'est pas une foire d'art comme les autres. Elle s'inscrit dans un paysage qui a connu une sanglante guerre civile et une longue, laborieuse et fragile reconstruction. Alors même que le Liban traverse, actuellement, une crise économique, la Beirut Art Fair et les expositions muséales y afférant sont l'occasion, pour un observateur, de faire le point sur la scène contemporaine locale qui bénéficie, depuis 8 ans, d'un extraordinaire renouveau et d'un fort rayonnement international.

Pour preuve, cette année, le couple de plasticiens Joana Hadjithomas et Khalil Joreige a reçu le prestigieux Prix Marcel Duchamp et la cinéaste Nadine Labaki s'est vue attribuer le Prix spécial du jury du Festival de Cannes. Rien d'étonnant à cela, explique la franco-libanaise Joanna Abou Sleiman-Chevalier, collectionneuse et commissaire d'expositions : « Beyrouth est au Moyen-Orient ce que Berlin est à l'Europe : une ville-monde, cosmopolite, en mouvement ; une ville qui se réinvente sans cesse, une énergie qui construit et reconstruit autrement. Cette disposition s'impose à toutes les formes de créativité, aussi bien l'architecture, la musique, les arts plastiques que le design. Le Liban appelle toujours à se renouveler, à imaginer un autre horizon. Il y a sur ce sol des dons d'adaptation et de résilience inégalés. Les

événements passés ont imposé le pragmatisme et le besoin de ne jamais se résigner. » Force est de constater que la période belliqueuse et l'actuelle instabilité politique et sociale irriguent les œuvres d'aujourd'hui. De même que l'évocation des conflits syriens, irakiens ou palestiniens.

Intérêt des galeries

L'attractivité de cette scène se traduit, notamment, par l'entrée récente d'artistes libanais dans des galeries parisiennes. C'est le cas, par exemple, de Joana Hadjithomas et Khalil Joreige, représentés par In Situ-Fabienne Leclerc, et dont l'œuvre combine photographies, films, installations multimédia en prenant le territoire géographique pour thème, en tant que zone de conflits, pourvoyeur d'identités plurielles, ou porteur, dans son sous-sol archéologique, d'une histoire millénaire qui fonde la culture occidentale. Dominique Fiat, elle, soutient Katya Traboulsi dont l'installation d'une quarantaine d'obus, intitulée *Perpetual Identities*, magnifie le principe de détournement : en les parant d'un habillage baroque et coloré, pris dans les répertoires de formes et de couleurs issus du savoir-faire des artisans de pays en guerre, l'artiste parvient à transformer ces objets froids et mortels en autant de différents fétiches symbolisant la paix.

Côté galeries libanaises, même renouveau d'intérêt. Connu pour son soutien indéfectible à la peinture des pays arabes, Saleh Barakat, fondateur de l'Agial Art Gallery et de la Saleh Barakat Gallery, défend, entre autres, Tagreed Darghout qui a étudié aux Beaux-arts de Beyrouth puis aux Arts décoratifs de Paris, et dont une série récente confronte la douceur des harmonies colorées et la représentation d'armes de destruction massive, ou encore, Ayman Baalbaki, dont la touche épaisse et l'ironie cinglante confèrent une présence abrasive à ses représentations de drapeaux déchirés ou de buildings détruits, parfois barrés d'un mot écrit en lettres de néon. Et le galeriste de préciser : « Il existe au Liban de grands collectionneurs, tels Nazem & Rima Ahmad, possédant plus de 3 000 œuvres de peintres du Moyen-Orient, ou encore la KA collection, axée notamment sur l'œuvre, phare ici, de Paul Guiragossian (1926-1993), qui fut compagnon de l'École de Paris et des abstraits américains. »

La Marfa Gallery, ouverte il y a trois ans par la jeune Joumana Asseily à son retour des États-Unis, s'intéresse à de jeunes artistes libanais résidant tour à tour à l'étranger et à Beyrouth, tels la plasticienne et cinéaste Lamia Joreige dont les travaux explorent cette zone sensible où, pour le meilleur et le pire, s'imbriquent histoire intime et événements historiques, ou Vartan Avakian exposant d'abyssales galaxies étoilées, ou encore Tamara Al-Samerraei dont les peintures de paysages transmettent une indicible tension.

Enfin, la fameuse galerie Tanit, fondée par Naila Kettaneh-Kunigk à Berlin, mais possédant une antenne à Beyrouth, s'intéresse à cette nouvelle scène libanaise qui, selon sa directrice Mayssa Abou Rahal, « a su relever la tête depuis une petite dizaine d'années après un temps d'arrêt ». Elle évoque, en particulier, l'œuvre du cinéaste et plasticien Roy Dib avec ses installations vidéo projetées au sol, imbriquant documents d'archives, textes écrits et chroniques, mettant en scène la dualité vie et mort, ou celle de Fouad Elkoury, célèbre pour ses photographies de la guerre du Liban. Et, justement ici, point fort de la création artistique, la photographie était mise en avant dans ses différentes approches à travers une magnifique exposition éphémère intitulée *Accross Boundaries* proposant un focus sur la production libanaise des années 1900 à nos jours. Photographes de studio, anonymes, plasticiens ou grands reporters de guerre, comme Georges Azar, Akraam Zaatar ou Roger Moukarzel portent, ensemble, cette histoire en images. Un véritable manifeste consigné dans un bel ouvrage qui fera date.

Autres expositions

Parmi les événements parallèles, signalons au Sursock Museum, la passionnante présentation *Past Disquiet*, proposée par Kristine Khoury et Rasha Salti, retraçant, documents et archives à l'appui, l'épisode oublié de l'exposition internationale d'art pour la Palestine, ouverte au printemps 1978 à l'Université arabe de Beyrouth, et qui eut, à l'époque, un impact retentissant. L'occasion pour les deux curatrices d'enquêter sur d'autres opérations « musées en exil », soutenues par des artistes engagés, par exemple, contre l'apartheid ou la défense du peuple nicaraguayen.

Le Beirut Art Center, dirigé par Marie Muraccione, consacre, lui, jusqu'au 7 octobre, une exposition monographique à l'américaine Daniele Genadry, peintre, photographe et vidéaste, vivant entre New-York et Beyrouth et dont l'œuvre capte les mouvements de la lumière dans les images et la manière dont ils modifient la vision qu'on en a. Signalons également l'inauguration du Nabu Museum, nouveau musée privé dédié à la collection de Jawad & Zeina Adra, à l'architecture minimaliste remarquable, signée, en collaboration, par l'artiste irako-canadien Mahmoud Obaidi et l'artiste iraquien Dia Azzawi. Situé en bord de mer, à une quarantaine de kilomètres de Beyrouth, il présente une remarquable collection d'art antique accompagnant un ensemble de peintures modernes et contemporaines régionales.

Clou de la saison, à Tripoli, deuxième métropole du Liban, se tient à la Foire Rachid Kamaré, jusqu'au 23 octobre, l'exposition *Cycles of Collapsing Progress*, orchestrée par Karina El Helou et Anissa Touati corporation. Elle a pour cadre une grande plate-forme aux bâtiments futuristes en déshérence, construite par Oscar Niemeyer entre 1968 et 1975, et dont la phase finale des travaux fut interrompue par la guerre. Un paysage de science-fiction accueillant une vingtaine d'œuvres d'artistes contemporains internationaux en résonance avec d'autres œuvres installées dans la citadelle datant du Moyen-âge qui surplombe la ville. Un vis-à-vis captivant : dans le fort, retenons la présence surprenante de deux installations posées sur des terrasses à ciel ouvert, celle de Rayane Tabet ordonnant colonnes et cylindres dans une parfaite géométrie, et celle, sonore, de Zad Moultaqa, reproduisant, dans ce lieu hors du temps, les multiples bruits de la ville alentour grâce à des petits transistors posés sur des plaques-miroirs qui reflètent le ciel.

Enfin, dans la cité fantôme de Niemeyer, saluons le spectaculaire environnement, lumineux et sonore, du même Zad Moultaqa occupant tout l'intérieur du Dôme, inspiré par le mythe aztèque des cinq soleils, et aussi, un peu plus loin, dans un vaste espace transformé en White Cube, la vidéo d'Ali Cherri, *The disquiet*, communiquant un climat anxigène propre au vécu de la région. A contrario, les *Moon gold* poétiques et métaphoriques de Stéphanie Saadé qui, avec son iPhone, photographie la lune quel que soit l'endroit de la planète où elle se trouve, constitue une sorte de journal de voyage planant et intemporel.

Élisabeth Couturier

